

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LE GRAND VAINCU

DEUXIÈME PARTIE — LA GUERRE DES BOIS

XV. — LE GRAND MAGICIEN FRANÇAIS.

Ils se rapprochèrent de Paterne et fixèrent leurs yeux brillants de curiosité sur la « campanula rubra ».

Quinnipeg se contenta d'incliner la tête et murmura un

— A merveille !

— Si ton opium ne suffit pas, ajoutez-y un peu de mort-aux-rats ! continua gaiement Jean d'Arramonde qui, avec sa légèreté d'esprit naturelle commençait à se divertir d'une aventure qui avait amené une expression inquiète et soupçonneuse sur le visage du Serpent-Rouge.



Ce cavalier passa comme une trombe sur le flanc des combattants.

« oah ! » d'admiration. Jean d'Arramonde continuait à ne rien comprendre à cette suite de scènes étranges.

— Paterne, dit alors le père André d'une voix rapide, vous allez jeter votre plante dans la chaudière qui est devant vous. Ces sauvages boiront avidement tout le breuvage ; quand ils seront ivres de rhum, vous couperez nos liens et nous tenterons de nous échapper...

— Ah ! si tu pouvais leur jeter en même temps quelque drogue empoisonnée !... dit Jean d'Arramonde avec un soupir.

— Oh ! quelle idée ! fit alors Paterne en se frappant le front.

Et, montrant un grand sac de toile qui pendait à son côté :

— J'ai là, dit-il, de l'opium concentré pour la préparation de mes plantes.

Le missionnaire se hâta de dissiper ce nuage.

— Le grand sorcier des Français consent à préparer le breuvage magique, dit-il d'une voix assurée, mais il y met une condition.

— Que mon père blanc nous la fasse connaître, fit le Serpent-Rouge.

— Le peuple delaware lui accordera la liberté de l'un des prisonniers de sa nation.

Un cri d'assentiment annonça au missionnaire que cette condition était acceptée.

— Cette demande est juste, dit le chef peau-rouge.

Et il parut se contenter de l'explication qui lui était donnée.

— Allons, Paterne, maintenant, à la grâce de Dieu ! dit le père André qui essaya de ranimer par son ton dégagé et enjoué le courage du brave garçon. Souviens-toi de ton ancien métier et compose-leur une drogue qui nous permette de nous tirer de leurs griffes !

Paterne, pénétré de l'importance du rôle qu'il jouait, s'approcha de la chaudière où bouillait le mélange d'eau et de rhum aromatisé.

Mais au moment d'y jeter la fameuse « campanula rubra » il hésita un instant.

C'était sa fortune qu'il allait anéantir de ses propres mains, son beau rêve qui allait s'envoler...

Pourrait-il jamais retrouver ce trésor inestimable ?

Toutefois cette faiblesse dura peu. Il tourna la tête du côté du poteau de torture, comme pour se donner du courage, poussa un profond soupir et lança la « campanula » dans l'énorme chaudière.

Il prit ensuite un bâton, remua quelque temps le mélange avec gravité, puis, s'éloignant un peu, il traça avec sa baguette un grand cercle autour de la chaudière et ramassa quelques grosses pierres qu'il mit dans le sac de toile suspendu à sa ceinture.

Alors, marmotant des paroles incohérentes, levant les yeux au ciel, il simula une invocation avec un sérieux si comique que son maître émerveillé lui cria de loin :

— Bravo, Paterne !

Il jeta ensuite une pierre dans la chaudière, puis deux, puis trois... Enfin, au lieu du quatrième caillou, il y lança la bouteille d'opium qu'il avait débouchée à l'avance.

Alors, se tournant vers le missionnaire, il lui fit un signe.

— Le breuvage est prêt, fit le père André ; quo mes frères rouges s'approchent et viennent y tremper leurs lèvres.

— Il faut d'abord que mon frère blanc nous donne l'exemple, dit le chef soupçonneux en tendant une calebasse à Paterne.

Ce dernier s'exécuta de bonne grâce, mais il eut soin de ne remplir la calebasse qu'à moitié.

Aussitôt toute la tribu des Delawares se rua sur la chaudière, au risque de la renverser.

Et pendant qu'à grands cris tous se disputaient la place, d'Arramonde disait à Paterne qui s'était prudemment mis à l'écart et était venu se placer près du poteau de torture :

— As-tu un couteau sur toi ?

— Oui, monsieur.

— Dans quelques instants ces sauvages seront ivres de rhum et hébétés par l'opium. Tu couperas les cordes qui nous attachent à ce poteau.

— Oui, monsieur.

— L'un d'eux vient de laisser tomber sa hache ; pousse-la du pied derrière le poteau.

Paterne se hâta d'obéir.

Ils attendirent.

Mais cette attente fut de courte durée, et l'effet prévu et attendu avec tant d'anxiété par les prisonniers ne tarda pas à se produire.

Au bout de quelques instants, la tribu tout entière présenta un singulier aspect.

Les Peaux-Rouges pouvaient à peine se tenir debout, leurs jambes vacillaient, ils se heurtaient entre eux comme des gens ivres.

Les femmes delawares succombèrent les premières aux effets du puissant narcotique, car, séduites par la malicieuse promesse du père André, elles avaient bu la plus forte dose du breuvage magique.

Le Serpent-Rouge qui, lui, avait à peine goûté la liqueur enivrante et conservait une partie de son sang-froid, fronça ses terribles sourcils en voyant que ses guerriers tombaient l'un après l'autre et que toute la tribu delaware allait bientôt joncher l'herbe de la prairie.

— Infâme imposteur ! s'écria-t-il en s'adressant à Paterne, tu nous as trompés. Tu as empoisonné nos femmes et nos guerriers !

Et brandissant sa hache de guerre il la lança contre le faux magicien.

Le poids de l'arme était trop lourd pour son bras énervé par l'opium. La hache vint s'enfoncer au bas du poteau.

Alors il saisit la carabine d'un de ses guerriers et l'arma...

Mais le couteau de Paterne venait de rendre la liberté aux prisonniers.

Quinnipeg arracha du poteau la hache du chef delaware et la lança contre lui avec une vigueur et une adresse merveilleuses.

Le Serpent-Rouge poussa un cri terrible et tomba baigné dans son sang.

Quelques guerriers et deux ou trois femmes qui avaient pu résister à l'action de l'affreux mélange préparé par maître Paterne voulurent s'armer des fers qui rougissaient dans le brasier.

Quinnipeg les massacra sans pitié avec la hache qu'il avait ramassée près du poteau ; son bras redoutable ne cessa de frapper que lorsque le silence régna dans le camp delaware.

— En route, maintenant, dit le père André... Nous n'avons pas un instant à perdre. Les guerriers de cette tribu sont dans le bois. Ils peuvent revenir d'un moment à l'autre. Quinnipeg, conduisez-nous.

L'Aigle-Noir hésita un instant. Il lui en coûtait de renoncer au butin de chevelures qu'il pouvait si facilement conquérir sur les crânes des Delawares ivres-morts.

Mais le père André l'entraîna et il ne put arracher et mettre à sa ceinture la touffe de guerre du Serpent-Rouge.

Le soir même, ils arrivèrent sains et saufs au bord du lac Saint-Sacrement, après avoir évité avec adresse les Delawares répentins à travers le bois.

Les Abénaquis se tenaient dans leurs pirogues à portée de fusil, attendant toujours le retour de leur chef.

Quinnipeg fit un signal ; les barques approchèrent et recueillirent les prisonniers.

Alors le père André se mit à genoux, rendit grâce à Dieu de leur délivrance miraculeuse et tous répondirent avec ferveur à la prière du missionnaire.

— Paterne ! s'écria Jean d'Arramonde en mettant la main sur l'épaule de son valet, je n'oublierai pas ton dévouement ; je te promets de t'en récompenser quand nous serons revenus en France.

— Ah ! monsieur, dit le pauvre garçon en soupirant, quand ce jour viendra-t-il ? Quand reverrai-je la pointe Saint-Eustache et la rue des Lombards !...

— Un peu de patience, que diable ! dit d'Arramonde. Croistu donc que je n'aie pas attendu pour voir le roi ?... Et qui sait même si je le verrai jamais ?

— Dans quelle direction mon frère blanc désire-t-il que nous tournions nos pirogues ? demanda l'Aigle-Noir au gentilhomme béarnais.

— M. de Montcalm m'a donné une lettre que je ne devais ouvrir que huit jours après mon départ du camp et qui contient ses instructions. Pourvu que je ne l'aie pas perdue dans toute cette bagarre !

Jean d'Arramondo chercha dans ses poches et y trouva la lettre du général français.

Cette lettre contenait ces simples mots :

« Portez-vous sans retard au fort Sainte-Anne, où vous prêterez main-forte à M. de Saint-Preux. »

Jean d'Arramondo se mordit les lèvres et eut un moment d'hésitation.

— Eh bien ! demanda le père André, où allons-nous ?

Le gentilhomme béarnais rougit, tourmenta sa moustache et fut quelques instants sans répondre.

Evidemment, il aurait mieux aimé que M. de Montcalm l'eût chargé d'une autre mission.

Il lui répugnait d'aller aider un rival qui, sans doute, accueillerait assez mal ses offres de service.

Mais l'ordre de M. de Montcalm était formel, et si le gentilhomme béarnais était d'un caractère indépendant et jaloux, il avait du moins le cœur d'un soldat et savait obéir.

Après quelques moments de silence et de réflexion, il releva la tête et dit d'une voix ferme :

— Ouinipeg, conduisez-nous au fort Sainte-Anne.

Les pirogues inclinèrent aussitôt leur proue effilée dans la direction du sud et glissèrent rapidement sur la surface bleue du lac.

XVI

BATAILLE.

On devine maintenant quel était le secours dont Saint-Preux avait reçu l'heureuse nouvelle, au moment où, croyant tout perdu, il s'appréta à s'ensevelir sous les ruines du blockhaus.

Lorsque les Canadiens et les sauvages abénaquis étaient parvenus en vue du fort Sainte-Anne, — à ce même endroit de la forêt où Gaston de Saint-Preux et David Kerulaz s'étaient arrêtés pour préparer leur attaque de nuit, — le gentilhomme béarnais avait envoyé en reconnaissance quelques-uns des guerriers de l'Aigle-Noir.

Des Indiens s'étaient glissés comme des serpents à travers les herbes et avaient été examiner la position des Anglais qui assiégeaient M. de Saint-Preux.

Au retour, ils avaient annoncé que la petite armée anglaise était divisée en deux troupes, l'une placée au nord et dont on voyait à peu de distance les bivouacs allumés, l'autre située au sud et cachée par le fort Sainte-Anne. Ils avaient dit, en outre, que ces deux détachements étaient reliés entre eux par des cavaliers disséminés dans la plaine.

Le plan de d'Arramondo fut promptement conçu.

Le message qu'il envoya sur-le-champ à Gaston de Saint-Preux et qu'un guerrier abénaqui jeta par-dessus le retranchement, aux dépens du crâne respectable du sergent La Ressource, contenait ces lignes :

« A huit heures, j'attaquerai l'ennemi campé près du bois. »

D'ARRAMONDE.

Durant leur séjour au fort, les Anglais avaient disposé contre la paroi du nord du blockhaus un cadran solaire dont l'aiguille, faite d'une flèche indienne, traçait sa ligne effilée sur une plaque blanchie à la chaux.

Lorsque Gaston de Saint-Preux eut réuni ses hommes devant la poterne qui s'ouvrait sur la prairie, son regard fixe et impatient ne quitta pas le cadran où le soleil marquait sa course régulière.

Debout sur la plate-forme du blockhaus, une meche allumée à la main, le sergent La Ressource attendait avec une égale impatience le signal de commencer le feu.

Le brave sergent, qui était un homme d'expédients, s'était chargé d'assurer avec trois soldats le service de la petite artillerie du fort, composé de quatre canons.

Il avait préparé à la hâte des gargousses avec la poudre contenue dans le baril que Saint-Preux venait de faire déterrer. Les Anglais avaient laissé une provision d'une cinquantaine de boulets et quelques boîtes à mitraille ; c'était plus qu'il n'en fallait pour défendre le fort.

— La Ressource, avait dit Saint-Preux au vieux sergent, retiens bien ceci. Je vais commander une sortie vers le sud, afin d'empêcher le détachement anglais qui est campé de ce côté d'aller se joindre à celui que M. d'Arramondo attaquera tout à l'heure. Il ne restera donc au fort que les trois hommes et toi. Il faut que tu tiennes l'ennemi à distance, dans le cas où mes soldats viendraient à battre en retraite et où l'une des deux troupes anglaises tenterait de s'approcher du fort.

— C'est entendu, mon capitaine, avait répondu La Ressource.

Et, après avoir chargé ses quatre canons, il en avait tourné deux vers le campement anglais situé au nord du blockhaus et deux vers le détachement campé dans la direction opposée.

Cependant le soleil montait peu à peu au-dessus de l'horizon dans l'azur bleu du ciel.

L'ombre de l'aiguille tournait lentement ; enfin elle s'arrêta sur la huitième heure.

Au même moment, un crépitement lointain se fit entendre et des feux rouges et rapides entourés d'une auréole de fumée apparurent le long de la lisière du bois.

D'Arramondo tenait sa promesse.

— En avant ! s'écria Gaston de Saint-Preux en s'élançant l'épée haute sur le port-lévis, suivi de ses quarante soldats.

Et, disposant ses hommes en tirailleurs, sur une ligne assez étendue, il marcha rapidement vers le détachement anglais campé dans la prairie.

Jean d'Arramondo avait surpris l'autre troupe ennemie par son attaque soudaine.

Les Anglais, qui ne pouvaient s'attendre à un coup de main venant de la forêt, s'étaient à peine gardés de ce côté.

Ils montrèrent cependant du sang-froid, prirent rapidement les armes et battirent lentement en retraite du côté du fort en tenant tête à l'ennemi.

Les Abénaquis, brandissant leurs haches de guerre, s'élançèrent alors du bois en poussant des cris terribles et se jetèrent dans l'enceinte du campement que les Anglais venaient d'abandonner, tandis que les Canadiens, embusqués derrière les arbres, dirigeaient sur l'ennemi un feu juste et bien nourri.

Le commandant Smith conservait dans cette situation critique son imperturbable sang-froid.

Il dirigeait la retraite de ses hommes et méditait un mouvement tournant qui lui permit de se jeter dans le bois et de combattre avec moins de désavantage l'ennemi bien abrité qui faisait pleuvoir sur lui une grêle de balles.

Tout à coup un cavalier arriva ventre à terre.

Une balle canadienne l'atteignit en pleine poitrine au moment où il s'approchait du chef anglais.

Il put néanmoins murmurer :

— Les Français sont sortis du fort... Ils sont dans la

plains... ils attaquent les Ecossais là-bas, de l'autre côté... le blockhaus n'a plus de défenseurs...

Et, roulant à bas de son cheval, il tomba mort.

Aussitôt le commandant anglais eut une inspiration hardie.

Les sauvages n'étaient pas à craindre. Malgré les ordres de Quinipeg et les menaces de d'Arramonde, ils se livraient au pillage du camp et s'enivraient avec le rhum et l'eau-de-vie qu'ils y trouvaient.

Le major Smith chargea trente de ses hommes de résister aux Canadiens établis dans le bois.

Pendant ce temps, avec le reste de sa troupe, il résolut de battre en retraite vers le fort désert, de s'en emparer et de s'y établir solidement.

Ses ordres furent exécutés avec une précision admirable.

Trente hommes se dévouèrent à une mort certaine et continuèrent de tirer contre les Canadiens postés sur la lisière du bois.

Les autres, jetant tout bagage inutile, ne gardant que leur fusil, leur poire à poudre et leurs balles, s'élançèrent au pas de course dans la direction du fort.

Ils avaient fait à peine une centaine de pas, lorsque tout à coup une sorte de trombe rapide passa dans leurs rangs et coucha par terre plusieurs d'entre eux.

Le commandant devint pâle et s'arrêta court.

Un second boulet vint siffler près de lui et enleva la tête d'un de ses hommes. Le sang rejaillit sur lui.

— Trahison ! s'écria l'Anglais, le fort a des défenseurs... il a des munitions, de la poudre...

C'eût été folie que de poursuivre.

Mais, pris entre les canons du blockhaus et la ligne de feux qui s'allumait le long des bois, à quel dessein pouvait-il s'arrêter ?

Voyant l'hésitation de l'ennemi, le désordre qui commençait à se mettre dans ses rangs, d'Arramonde, malgré la sévère leçon que lui avait déjà attirée son imprudence, ne put rester plus longtemps maître de lui.

Il entraîna ses Canadiens hors des abris qu'ils s'étaient choisis.

— En avant ! cria-t-il, à la baïonnette !

De son côté, Quinipeg avait arraché une vingtaine de sauvages au pillage du camp.

Ils étaient ivres de rhum, leurs yeux ardents lançaient des éclairs, il leur fallait du sang.

L'Aigle-Noir leur montra le détachement ennemi et leur dit :

— A nous les chevelures anglaises !

Et Canadiens et sauvages se jetèrent sur cette troupe terrifiée en poussant des cris sinistres.

Ce fut une scène courte et horrible, une sanglante boucherie.

Au bout de quelques minutes, un monceau de cadavres couvrait l'espace resserré où les Anglais avaient combattu.

Semblables à de grands oiseaux de proie, les Indiens, remuant leurs vêtements couverts de plumes, se dressèrent au-dessus de ce charnier humain.

Ils levèrent leurs bras sanglants et, montrant les chevelures arrachées qu'ils tenaient dans leurs larges mains, ils jetèrent vers le ciel un cri guttural, aigu, semblable à celui des vautours.

D'Arramonde détourna ses regards avec un sentiment de dégoût et d'horreur.

Il remit lentement son épée au fourreau.

Il n'avait plus d'ennemis devant lui.

XVII

L'INCENDIE.

Cependant des coups de feu lointains annonçaient que Gaston de Saint-Preux n'avait pas si facilement raison de ses adversaires.

Un élan superbe, irrésistible, avait entraîné ses soldats à l'attaque du camp anglais.

Mais leurs forces étaient épuisées par tant de cruelles privations.

Arrivés haletants, hors d'haleine, à portée de pistolets des Anglais, ils durent s'arrêter. Plusieurs d'entre eux, pris de vertige, tombèrent à terre râlant, à demi morts.

Gaston de Saint-Preux fit mettre ses soldats à genoux afin de les garantir autant que possible du feu de l'ennemi.

Les hautes herbes de la prairie leur faisaient un rempart naturel.

Le feu s'ouvrit sur toute la ligne ; mais les Anglais avaient eu le temps de les voir venir, ils étaient bien préparés à les recevoir.

Formée en tirailleurs, la troupe ennemie s'avancait lentement. C'étaient des Ecossais, bons tireurs ; leurs coups avaient une terrible précision.

De plus, ils étaient supérieurs en nombre.

Saint-Preux eut un moment d'hésitation.

Au bout de quelques minutes de fusillade, ses soldats avaient été déjà cruellement éprouvés.

Ces pauvres gens avaient à peine la force de tenir leur fusils ; la longue course qu'ils venaient de faire, les avait exténués. Leurs balles, mal dirigées, causaient peu de mal à l'ennemi.

Les Anglais avançaient toujours. A leur tête se tenait Jackson le Virginien.

Voyant l'incertitude du tir des Français, il marchait à découvert, le bras en écharpe, montrant du bout de son bâton aux tirailleurs cachés dans les herbes les endroits où ils devaient diriger leur feu.

De l'autre côté du fort, vers le nord, dans la direction où d'Arramonde avait promis d'attaquer la première troupe anglaise, on n'entendait plus rien.

Saint-Preux eut une terrible angoisse.

Si Jean d'Arramonde était vaincu, le commandant Smith allait pouvoir s'avancer vers le fort, l'occuper, et alors tant de courage, de souffrances, devenaient inutiles ; lui-même se verrait obligé de rendre son épée ou de faire massacrer jusqu'au dernier de ses soldats.

Il n'y avait plus pour lui qu'un parti à prendre : battre en retraite du côté du blockhaus, s'y enfermer et s'y défendre à outrance.

Pourrait-il seulement arriver jusque-là ?

Les hommes ripostaient vaillamment au feu des Anglais et rendaient coup pour coup. Mais l'ennemi était deux fois plus nombreux, son feu mieux dirigé, et une grande distance séparait les Français du fort,

Lorsque Saint-Preux arriverait au premier retranchement du blockhaus, combien d'hommes lui resterait-il ? Pourrait-il, avec une poignée de défenseurs, repousser l'assaut des Anglais ?

Tout à coup un galop sonore retentit sur la gauche ; le gentilhomme tourna la tête.

C'étaient les cavaliers américains qui venaient le charger et lui couper la retraite.

Ils couraient comme des fous, au nombre de vingt environ, faisant, caracolant leurs chevaux dont les crinières flottaient au vent.

La situation devenait terrible.

D'un côté, les Ecossais qui avançaient, marchant toujours lentement et dirigeant un feu inexorable sur cette poignée d'hommes qui cédaient le terrain peu à peu.

De l'autre, les cavaliers accourant à toute vitesse, le sabre ou le pistolet à la main.

Et à cette attaque furieuse Saint-Preux n'avait plus à opposer qu'une trentaine d'hommes !

Il se tenait debout dans la prairie, appuyé sur son épée, se couvrait peu des balles qui sifflaient à ses oreilles, offrant aux carabines ennemies un but contre lequel elles faisaient rage, et, au milieu de cette vive fusillade dont il ne paraissait guère s'inquiéter, il fixait ses regards anxieux sur les cavaliers qui approchaient et que ses hommes, étourdis par le bruit et la fumée, n'avaient pas aperçus.

Il remarqua que le tir de ses soldats semblait moins vigoureux.

— Courage ! s'écria-t-il, et défendons-nous à outrance.

— Capitaine, dit un soldat près de lui en déchirant une cartouche qu'il glissa dans son fusil, voici ma dernière balle.

Les soldats n'avaient plus de munitions... Et les cavaliers américains accourant ventre à terre étaient à deux cents pas à peine...

En ce moment critique, trois détonations successives déchirèrent les airs.

Ces détonations venaient du fort.

Au même instant, les cavaliers réunis pour charger se dispersèrent comme un troupeau de daims effarouchés, et, laissant sur le terrain la moitié des leurs que ces trois volées de mitraille avaient couchés par terre, ils firent rapidement volte-face et s'enfuirent en courant de tout côtés.

— Bravo, La Ressource ! s'écria Saint-Preux qui avait constaté les merveilleux effets de la mitraille envoyée si à propos par le brave sergent.

Ces trois coups de canon lui prouvaient que le fort n'était pas encore aux Anglais, que tout allait bien de ce côté et que Jean d'Arramonde avait dû réussir dans son attaque contre l'autre troupe anglaise.

Tout à coup Saint-Preux vit un homme à cheval accourir vers la droite.

Sa monture faisait des bonds prodigieux sous l'épée ; elle semblait voler en effleurant la cime des hautes herbes.

Ce cavalier passa comme une trombe sur le flanc des combattants. Il décrivit autour d'eux un cercle immense, courut derrière la troupe écossaise, revint vers la gauche et disparut de l'autre côté du fort.

Cette course fantastique, que les deux troupes ennemies avaient suivie d'un regard étonné, n'avait duré que quelques minutes.

La fusillade retentissait toujours ; les Français ne tiraient plus que de rares coups de fusil et reculaient lentement vers le fort.

Alors Jackson le Virginien, jugeant que le moment était venu d'en finir avec cette misérable troupe exténuée et à bout de munitions, tira son large couteau et, bondissant dans la prairie, cria à ses compagnons de le suivre.

Une clameur horrible lui répondit.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

LE PERCEPTEUR DE MARSAY

III

Une harmonie complète régnait dans cette maison, remplie cependant d'éléments si divers. Robert ne s'était jamais trouvé introduit dans un cercle de ce genre, et la simplicité, la bonhomie, l'affection qui existaient entre tous ses membres lui causaient une surprise mêlée d'admiration.

Madame de Kersall, sur laquelle s'exercèrent particulièrement ses facultés observatrices, était très différente des femmes qu'il avait connues jusque-là, et lui apparaissait en quelque sorte comme une révélation. Sans être gauche ou timide, elle avait peut-être moins de grâce, moins d'habitude du monde et d'esprit de convention qu'une parisienne ; mais de ses paroles, de ses manières, de toute sa personne, enfin, se dégageait ce quelque chose de vrai qui, dans un certain milieu, disparaît trop souvent sous un revêtement gracieux, mais factice. Elle était intelligente ; son esprit, cependant, semblait plus pratique qu'idéal, plus sensé quo brillant. Mais cette nature, évidemment calme, rassise, contenue, inspirait dès le premier abord un respect et une confiance involontaire. Son beau-père — un enthousiaste du grand siècle — lui appliquait parfois en riant l'épithète que Louis XIV donnait à madame de Maintenon, et l'appelait "Votre Solidité." Robert applaudit en lui-même à ce qualificatif ; en effet, on sentait instinctivement qu'on pouvait s'appuyer sur son cœur aussi bien que sur son jugement, parce que l'un et l'autre avait un soutien invisible et mystérieux, mais sûr et inébranlable.

Entre elle et son mari régnait une affection qu'aucun d'eux ne songeait à dissimuler. Il y avait des moments où l'œil joyeux d'Olivier prenait, en la regardant, quelque chose d'attendri. Elle-même était sans cesse occupée de lui ; sans bruit, sans paroles, elle veillait à ses besoins et prévenait ses désirs, et quand elle avait parlé, elle cherchait sur son visage une approbation qui lui était nécessaire, et qui, il faut le dire, ne lui faisait jamais défaut.

Mais jusque dans cette tendresse, il y avait quelque chose de paisible qui était encore une nouveauté pour Robert. Il avait vu des ménages unis, des mariages d'inclination, des femmes qu'on citait pour leur amour conjugal. Cependant, cet amour même était le plus souvent tourmenté, traversé de jalousie, d'exigences, de bouderies ; car hélas ! il n'est trop dans notre pauvre nature d'établir un compte si rigoureux avec ceux mêmes que nous aimons, que nous portons pour ainsi dire à leur charge jusqu'à notre propre dévouement.

Ici, rien de semblable.

— Sont-ce donc là, se disait-il, ces provinciales qu'on se plaît trop souvent à tourner en ridicule ? Il y a dans toute la personne de cette femme une harmonie qui ne paraît jamais se démentir ; elle doit être toujours semblable à elle-même, alors que les principaux défauts de son sexe sont l'inconséquence et le caprice.

Lorsque, le dîner fini, Olivier l'emmena avec son frère dans le cabinet où il fumait, il eut une solution de cette question.

— Comment trouves-tu ma femme ? demanda M. de Kersall avec la spontanéité qui le caractérisait.

Robert lui exprima sa sincère admiration, ajoutant que, s'il se mariait jamais à Marsay, il serait fier et heureux de voir à sa femme une pareille amie, plus heureux encore si sa propre compagne ressemblait de loin à ce type sympathique.

Olivier ôta sa pipe d'entre ses dents, et passa rapidement la

main sur ses bons yeux bleus, qui se mouillaient aussi facilement que ceux d'un enfant.

— Elle est si pieuse, si vraiment chrétienne ! dit-il simplement.

C'était la seconde fois, depuis deux jours, que des pensées de ce genre venaient s'offrir à l'esprit de Robert. Elles lui étaient toutefois trop étrangères pour qu'il s'y arrêtât longtemps, et après quelques instants de silence, il exprima à son ami l'étonnement que lui inspirait la vue d'une famille si nombreuse et si unie.

— Mais cela va tout seul, n'est-ce pas, Armand ? dit Olivier, s'adressant à son frère.

— Oui, répondit celui-ci en souriant, grâce à Léonie, qui s'occupe sans cesse de chacun de nous, jugeant avec raison que lorsqu'on est satisfait, les rapports avec les autres deviennent plus faciles... Elle veille au maintien de la concorde avec un soin jaloux, toujours prête à mettre une goutte d'huile dans certains ressorts délicats, et à jeter une parole de conciliation et de bon sens dans les inévitables discussions, qui grâce à elle, ne sortent jamais des limites de la cordialité... Elle nous a trouvés à tous des occupations, afin que nous nous réunissions ensuite avec plus de plaisir. Sur son conseil, je suis entré chez un notaire ; elle dit que, surtout dans les petites villes, l'oisiveté est fatale.

— Et elle a raison, comme toujours, dit M. de Kersall. Ici, plus qu'ailleurs, peut-être, la paresse engendre des distractions honteuses, des vices dégradants, et l'abrutissement de l'intelligence. Dans un milieu frappé, comme le nôtre, d'une sorte d'immobilité, l'esprit a deux fois plus besoin d'exercice pour éviter de se rouiller ou de s'engourdir. Moi-même je me suis rendu à ses idées sur ce point en acceptant les fonctions de maire, qui, je l'avoue, répugnaient à mon insouciance naturelle. Mais, comme dit Léonie, si je veux que mes fils travaillent plus tard et deviennent des hommes utiles, il faut bien que je leur donne l'exemple. J'ai compris que la fortune nous impose des devoirs plutôt qu'elle ne nous confère des droits, et qu'en ce moment, il n'est permis à personne de vivre pour lui seul... Mais, ajouta-t-il, je te retiens là à discourir et j'oublie que tu as autre chose à faire qu'à m'écouter. Veux-tu voir ton prédécesseur ? je t'accompagnerai, si tu le désires.

— Très volontiers ; tu me montreras ensuite la ville, et chemin faisant, nous parlerons des maisons à louer.

— Oh ! quand à cela, nous avons le temps ! Serais-tu déjà fatigué de notre hospitalité ?

Pour toute réponse, Robert lui serra la main.

Deux heures plus tard, il avait visité l'église, la mairie, et après une séance assez longue chez le percepteur qu'il allait remplacer, il rejoignit Olivier dans les allées où mademoiselle Bausset avait qualifiées de sépulcrales.

IV

Sépulcrales, elles ne pouvaient l'être, du moins en ce moment, car un pâle rayon de soleil ayant dissipé les nuages, et le vent séchant rapidement les flaques laissées par la pluie de la nuit, un essaim d'enfants jouaient gaiement entre les rangs de troncs noirs. Cependant, l'herbe rare qui les bordait, les branches dépouillées, la teinte grise du ciel, les rendaient bien différentes de ce qu'elles étaient dans la belle saison, alors qu'un berceau de fraîche verdure tamisait les rayons d'un brillant soleil.

Robert et son ami les parcoururent dans toute leur longueur, et comme ils passaient le tourniquet qui y donnait accès, M. de Kersall lui désigna deux hommes qui marchaient devant eux.

— Ce sont deux des notabilités de la ville, dit-il à voix basses, tu es destiné à faire leur connaissance, et tu prendras évidemment la place de ton prédécesseur au souper du colonel.

— Le colonel Bausset ? dit Robert en souriant.

— Est-ce que tu le connais ? s'écria M. de Kersall avec surprise.

— Je l'ai entendu nommer pour la première fois auparavant par une de ses parentes. Mais du moment où j'ai mis le pied dans l'omnibus de la ville, j'ai pu me convaincre qu'il possède en effet une certaine notoriété. Si c'est à son prochain souper que doit figurer la poularde qui a eu ce matin l'honneur de ma compagnie, dans l'intérieur, s'il te plaît ! — sans compter un panier d'œufs frais sur lequel j'avais l'ordre exprès de ne point marcher...

M. de Kersall éclata de rire.

— Bravo ! s'écria-t-il, te voilà tout à fait des nôtres ! Tu as déjà goûté le sel des petits faits et des petites nouvelles, et voici que tu t'intéresses même aux menus du colonel !...

Robert rit de bonne grâce ; et, comme on passait en ce moment près des deux promeneurs, il les enveloppa d'un coup d'œil rapide, tout en ôtant son chapeau à l'exemple d'Olivier.

Il était difficile de trouver un contraste plus frappant que celui qu'offraient le colonel Bausset et son frère, — car tel était le lien de parenté qui les unissait.

Le colonel avait un peu plus de soixante ans ; mais soit que sa complexion eût résisté aux fatigues de la vie d'Afrique, soit qu'il possédât l'art difficile de déguiser le ravage des années, il ne portait réellement pas son âge. Grand, mince, sa moustache et ses cheveux à peine grisants faisaient ressortir un visage bruni, aux traits encore beaux, à l'expression intelligente. Les lignes de son front et de sa bouche manquaient de fermeté ; mais ce défaut était compensé, du moins au point de vue extérieur, par une certaine orânerie militaire, des gestes décidés, une voix sonore, quoique exempte de brusquerie. Sa tenue était irréprochable, élégante même, et Robert devina immédiatement qu'aucun tailleur de province n'avait dû fournir des vêtements d'une coupe aussi savante. On se représentait ce qu'avait pu être cet homme dans sa jeunesse, voire même dans son âge mûr, alors qu'à l'attrait de ses manières et de sa beauté physique s'ajoutait la séduction de son élégant uniforme bleu de ciel. Si, comme l'avait dit Andée, il s'était réellement complu dans le rôle d'idole, les autres avaient dû flatter son égoïsme ; en tout cas, un vernis d'homme du monde atténuait ce que cet égoïsme et sa vanité eussent laissé voir de choquant, et il fallait un certain esprit d'observation pour découvrir le « moi » absorbant et absolu sous cette politesse empressée, cette parole sympathique, cette bienveillance universelle que le colonel prodiguait si volontiers.

Son frère, quoique plus jeune de quelques années, paraissait presque son aîné, avec son air souffreteux, ses cheveux rares et gris, ses sourcils proéminents, ses traits émaciés, bien qu'énergiques. Il y avait de la sécheresse sur ce visage parcheminé, de la raideur dans cette démarche pourtant chancelante. Un ample paletot enveloppait sa chétive personne, et son costume, tout en étant strictement correct, n'offrait rien de la recherche de celui de son compagnon.

— Voici, dit M. de Kersall, quand ils eurent dépassé les promeneurs, voici à peu près le seul moment de la journée où ces deux frères se voient. Une vieille habitude les réunit à l'heure de la promenade ; mais à part cela, ils n'ont rien de commun, pas plus dans leur vie que dans leurs caractères. L'un est avare,

l'autre est prodigue ; l'égoïsme même a pris chez eux une apparence différente : alors que l'un est resté garçon pour s'épargner les soucis et peut-être les dépenses d'une famille, l'autre s'est marié pour remédier aux difficultés de la vie matérielle, s'assurer les soins d'une femme et les avantages d'un intérieur bien ordonné. Le colonel, toujours à court d'argent, sans cesse aux abois, a vu impitoyablement repoussées les demandes adressées à son frère. Celui-ci, redoutant de nouvelles tentatives de ce genre, se tient sur la réserve, et refuse même les soupers hebdomadaires de la rue Saint-Yves.

— Le colonel n'a-t-il point d'enfants ?

— Une jeune fille que, malgré ses instances, il laisse chez une parente dont il espère hériter.

— Les testaments, dit Robert en souriant, ne m'inspirent, et pour cause, qu'une confiance médiocre. Comment peut-il se priver de son unique enfant !

— Oh ! personne, pas même elle, n'est particulièrement nécessaire au colonel,

... Lui seul, et c'est assez !

Qui sait, même, si sa présence ne dérangerait point ses habitudes ? Quiconque n'aime que lui fait naturellement bon marché des autres.

La journée du lendemain fut consacrée par Robert à une conférence aussi longue qu'ennuyeuse avec le fonctionnaire qu'il remplaçait. A un certain âge, il semble dur de faire l'apprentissage d'un travail de bureau sec et aride, surtout quand on n'a connu d'autre règle que la fantaisie, d'autres labeurs que ceux qui plaisent le plus à l'imagination.

Robert Varey, avec une nature dont lui-même ne soupçonnait ni la profondeur, ni le ressort, avec des tendances généreuses et des facultés plus qu'ordinaires, offrait néanmoins le type quelque peu effacé et abâtardi de la génération actuelle. Il avait été privé dès son enfance de ce qui eût pu tourner au bien ses forces vitales : un foyer, et un foyer chrétien, cette école de support, d'amour et de dévouement où s'est réfugiée à peu près complètement une chose pourtant essentielle : le respect, — respect de la religion, respect de la famille, respect de soi-même.

Jeté, tout jeune encore, dans une de ces pensions où l'instruction est considérée comme l'affaire principale, l'affaire de « réclame, » et où, en revanche, l'éducation et les principes religieux ne sont l'objet que de soins très secondaires, il avait fallu toute la richesse de sa nature, toute l'honnêteté de ses instincts, toute l'élévation de ses goûts, pour que, livré à lui-même de bonne heure, avec une aisance suffisante pour le dispenser du travail, cette grande sauvegarde, il ne s'engageât point dans une voie exclusivement mauvaise.

Cependant, il s'habitua à se considérer comme faisant partie d'un noyau de gens d'élite, appelés au banquet délicat des arts et des plaisirs de l'esprit, sans jamais concevoir l'ambition honorable d'être utile, de faire une œuvre vraiment haute. Il ne lui venait point à l'idée qu'il pût avoir en ce monde une tâche à remplir envers les autres, ou plutôt cette tâche consistait à ses yeux à rendre volontiers à ses amis, quelquefois même à des indifférents, des services qui ne lui coûtaient guère, et qui lui assuraient la réputation d'un garçon obligeant et d'un bon camarade.

Quand éclata la guerre fatale de 1870, son patriotisme s'éveilla pourtant, et il s'engagea des premiers.

Ce raffiné, ce délicat supporta gaiement les fatigues et les privations ; il se battit bravement, s'échappa d'Allemagne à travers mille dangers, revint se jeter dans Paris, et endura stoïquement les douleurs physiques et morales du siège.

Quelques mois plus tard, tout était oublié ; il avait repris son existence inutile et oiseuse, et se croyait plus que jamais autorisé à vivre pour lui-même, ne semblant pas se douter que, bien compris, le dévouement, comme l'antique noblesse, oblige, et que, dans cette paix douloureuse et sanglante, faisait appel, sur un autre champ de bataille, à toutes les énergies, à tous les efforts de ses enfants.

La nécessité qui l'éloignait de Paris lui semblait plus dure qu'à tout autre.

Ainsi qu'un grand nombre de Parisiens, il était persuadé que l'esprit s'atrophie en province, et qu'on n'y peut mener qu'une existence décolorée.

Pour lui, la vie intelligente, c'étaient la pièce nouvelle, le livre qu'on s'arrache, une séance à l'Institut, une visite au Salon, un concert, de même que, en guise de travail, il passait de son crayon à son piano, voir même à sa plume, pour envoyer à quelque revue une page bien accueillie.

Rien de tout cela n'existait en province, où l'étude et le développement moral sont favorisés, non par les éléments étrangers, mais par le seul exercice de la réflexion, le calme et le monotone de la vie.

Cependant, alors que le fleuve majestueux précipite sa course, enflant ses eaux avec orgueil du tribut de nombreuses rivières, et réfléchissant sans cesse des rives nouvelles, aussitôt disparues, combien d'entre nous peuvent préférer le lac tranquille qui, toujours pur, s'alimente aux sources intarissables cachées dans son sein, et reflète fidèlement, avec le ciel, les hauteurs qui l'entourent.

Ne rabaissons pas la province ; et parce qu'elle a jusqu'à un certain point en partage la « stabilité », ne l'accusons point de stagnation, car les abîmes où elle puise la vie sont aussi féconds et plus purs que les courants parisiens.

Lorsque le dimanche suivant, Robert fit son entrée chez mademoiselle de la Morlière avec la famille de Kersall, une nouvelle importante se discutait parmi les groupes rassemblés près des tables à jeu ou devant la grande cheminée. Le colonel Bausset avait été appelé à Nantes par une dépêche télégraphique ; sa vieille parente se mourait : Gabrielle allait donc revenir à Marsay.

La question était de savoir si, oui ou non, la cousine avait tenu ses promesses.

Robert ne s'ennuya pas chez la vieille demoiselle. Si tous les membres de la petite société n'avaient pas la valeur intellectuelle des de Kersall, il y avait cependant parmi eux des éléments de distraction passables, et si la conversation était parfois un peu puérile, la gaieté du moins, était communicative.

Le jeune homme était doué d'un heureux caractère. Sa vanité (qui n'en a pas ?...) se sentait agréablement chatouillée par le rôle qu'on semblait unanime à lui attribuer en sa qualité de Parisien. Il résolut donc de tirer de cette petite ville tout l'agrément qu'elle pouvait offrir, et se montra aussi aimable qu'il put, animant la partie de cartes, et émettant l'idée, accueillie avec enthousiasme, d'improviser une charade.

Mademoiselle de la Morlière aimait la jeunesse, et les éclats de rire dont son vieux salon fut le théâtre ce soir-là résonnèrent délicieusement à ses oreilles.

Comme on se séparait, elle s'approcha de Robert : Laissez-moi vous remercier d'avoir fait tant de frais pour une pauvre vieille fille, dit-elle avec effusion. Je souhaite de tout mon cœur que vous éprouviez bientôt pour nous la sympathie que vous nous inspirez. D'ailleurs, un aimable caractère comme le vôtre sait

extraire de chaque chose ce qu'elle a de bon. Peut-être, ajouta-t-elle en riant, finirez-vous par penser, comme César, qu'il vaut mieux être le premier dans une bourgade que le second à Rome.

Robert, tout en s'inclinant avec grâce, protestait en lui-même contre l'opinion de César. Il eût donné beaucoup, en ce moment, pour se trouver perdu dans la foule joyeuse de son cher Paris.

Cependant, il se promet de ne pas manquer les « dimanches » de mademoiselle Julie.

V

Quinze jours se sont écoulés, et Robert Varoy est chez lui. M. de Kersall lui a trouvé une petite maison d'un loyer modique, — juste en face du colonel Bausset.

Une servante d'un âge mûr, mais encore vigoureuse, a été choisie par Léonie et dirige son ménage. C'est une « bonne sœur », comme on dit dans le peuple de la ville, c'est à dire qu'elle fait partie d'un tiers-ordre religieux, et est astreinte à plusieurs pratiques de piété, et à une certaine austérité de costume. Elle assiste quotidiennement à la messe, mais à une heure si matinale, que le feu est allumé et une partie du ménage terminé lorsque le jeune maître s'éveille. Pas un cheveu ne se montre sous sa coiffe unie, mais son visage doux et honnête est égayé par un sourire paisible. Elle va et vient sans bruit, glissant comme une ombre dans la maison en disant son chapelet, parfois sa voix basse et usée chante un cantique populaire, sur un rythme monotone et doux. Mais tout se trouve fait comme par enchantement, on se mire dans les meubles et le parquet brillant, et Olivier ne manque jamais, lorsqu'il vient chez son ami, de le complimenter sur le zèle de « sa bonne sœur. »

Madame de Kersall et sa mère ont passé une journée dans la petite maison pour ranger le linge, poser les rideaux, faire placer les meubles, et Robert a éprouvé une sensation vraiment pleine de charme en se trouvant chez lui, car l'œil est saisi de l'ordre et du goût qui y règne, et le sentiment de la propriété, du « home », ne peut manquer d'être agréable.

Cependant, au sortir de la table joyeuse des de Kersall, son premier repas lui a semblé bien solitaire et, pour chasser ses idées noires, il a dû songer à la cordiale invitation que lui ont faite ses amis. Oui, il retournera fréquemment dans cette maison qui paraît être le séjour de la paix et de l'union sur la terre, sans compter la gaieté qu'entretiennent les gentilles causeries des enfants, l'entrain juvénile d'Armand, le joyeux caractère d'Olivier. Mais il ne peut abuser de cette excellente hospitalité... Combien de repas il est condamné à faire en tête à tête avec un livre dans cette salle à manger vraiment trop grande ! Une femme et toute une bande d'enfants pourraient s'asseoir à cette table où son couvert tient si peu de place...

Peu à peu, son existence se dessine. Hélas ! elle est d'une monotonie désespérante. Son bureau est l'autre même de l'ennui ; et quand il en sort, que peut-il faire ? A Paris, ses loisirs ne l'embarrassaient jamais ; à défaut d'une soirée, d'un spectacle, d'une conférence, d'un concert, il lui restait la flânerie, ce bonheur suprême du Parisien. Aller au hasard devant soi, s'arrêter chez ce marchand de tableaux, où l'on revoit quelque toile charmante, admirée au dernier Salon, regarder une collection d'antiquités, un choix de bijoux étincelants, des gravures de prix, des photographies connues, jeter un coup d'œil amusé sur la foule qui vous coudois, deviner au milieu de ces physionomies diverses le provincial ébahi, l'homme d'affaires ou l'homme de plaisir, s'asseoir à l'un de ces cafés brillants où l'on voit « passer

le boulevard » en trompant ses lèvres dans une bière mousseuse, — et se dire que demain, ce plaisir charmant recommencera avec de nouveaux décors, que les montres des magasins seront changées, — changées aussi les figures qui passent dans un tourbillon... Ah ! pauvre Robert, comme il regrette cette douce flânerie, cette fête des yeux et de l'esprit !... Quelles ressources lui reste-t-il maintenant ? S'il sort, il a bientôt fait le tour de la ville et inspecté les arbres des allées, tout pleins de bourgeoises hâtives. Il a pu se convaincre que la société de Marsay n'est pas à son niveau, et quoiqu'il la fréquente volontiers, il n'y trouve guère de plaisir.

— Marie-toi, lui dit Olivier, qui le voit errer comme une âme en proie à un spleen des plus sombres.

Mais à qui ?... Le conseil est au moins prématuré. Puis, il a toujours l'idée de cette dot qui sera, pense-t-il, sa planche de salut. La vie mesquine ne lui va guère. Quand il demande du poisson et que Jacquette lui répond avec conviction qu'il est impossible de mettre « dix sous » dans une sole grande comme la main, — quand il constate, en examinant tour à tour sa garde-robe et sa bourse, qu'il lui faut porter encore trois mois une redingote blanche aux coutures, il est près de se laisser aller au découragement, et il a besoin de se dire que tant de privations auront un terme, et qu'il n'est pas pour toujours destiné à « vivre de ses appointements. »

D'un autre côté, les héritières sont rares à Marsay. En attendant que l'été en ramène dans les châteaux voisins, le temps passe bien lentement, et les soirées, surtout, sont d'une longueur démesurée. Robert est réduit à soupirer après les dimanches de Mlle Julie et à appeler de tous ses vœux le retour du colonel.

Huit heures viennent de sonner.

Jacquette, entrée sans bruit dans la chambre de son maître, a allumé le feu, et déposé l'eau chaude sur la toilette, le café noir sur la cheminée. Le jour est clair, l'appartement s'est promptement chauffé, plus d'excuses pour rester au lit. Robert se lève, maudissant le bureau qui l'attend, et marche en bâillant vers la fenêtre, pour voir le temps qu'il fait.

La gelée blanche parseme encore les toits, mais elle ne va pas tarder à fondre sous un rayon du soleil matinal.

Du toit, le regard du jeune homme s'abaisse vers les trois fenêtres du colonel. L'une d'elles est ouverte ; des rideaux d'un blanc de neige s'y balancent, et une jardinière vient d'y être apportée.

Robert referme à demi la mousseline de ses vitres, et reste curieusement à ce poste d'observation.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 9 SEPT. 1880 — (No. 37.)

“LE FEUILLETON ILLUSTRE”

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à l'ajou de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit: *Le Feuilleton Illustré, Boîte 1986 B. P.*

MORNEAU & CIE., Propriétaires,

60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL